

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

PUISSANCE DU CATHOLICISME.

Pour tout esprit sérieux et élevé qui voudra considérer dans le calme des passions et dans le silence des préoccupations extérieures le spectacle des soixante dernières années, un fait capital se présentera, supérieur aux évènements, forçant le cours naturel des choses, jetant le trouble et l'imprévu parmi les calculs de la pensée humaine, attirant à lui les hommages les plus involontaires, ployant sous son ascendant les volontés les plus indomptables et dominant enfin la scène des révolutions par un suprême et irrésistible empire. Nous voulons parler du catholicisme, de son rôle et de ses destinées.

Il y avait déjà longtemps qu'il se trouvait en cause, et quand la révolution française éclata, elle ne fit que continuer la guerre ouverte par la réforme et léguée aux prédicants du protestantisme par les hérésiarques et les persécuteurs des âges précédents. Le dix-huitième siècle avait été uniquement rempli par la lutte terrible de la foi et du philosophisme; cette lutte avait absorbé toutes les facultés, usé toutes les puissances depuis le génie des écrivains jusqu'à l'autorité des monarques, depuis les recherches des savans jusqu'aux folies des libertins. Nul ne pouvait rester étranger à la querelle; c'était l'affaire des cours et des armées, des provinces et de la ville, des boudoirs et des académies: l'empereur Joseph II, le roi Frédéric de Prusse, l'impératrice Catherine rivalisaient de zèle et d'ardeur à servir les intérêts de la philosophie, tandis que Voltaire et les encyclopédistes, plus rois que le petit-fils de Louis XIV, plus maîtres que les ducs et pairs du royaume, dictaient des lois à l'Europe civilisée et préparaient les funérailles de ce culte que leurs descendants devaient anéantir. Devant l'atrait d'un combat pareil, les évènements politiques pâlissaient; les intrigues de la diplomatie européenne passaient inaperçues, à moins qu'il ne s'agit d'unir les couronnes dans une ligne à outrance contre la compagnie de Jésus. Et les grands et les princes n'avaient pas même le loisir de prêter l'oreille aux sinistres avant-coureurs de l'orage qui se formait dans les régions inférieures de la société, apportant avec lui la révolte, la destruction et la mort.

Arrivèrent en effet les sanglantes catastrophes de 1793. L'Occident fut ébranlé jusqu'en ses fondemens. La guerre portait ses fruits. Pendant que l'aristocratie expiait sur les échafauds les crimes et les impiétés de la Régence, les royaumes étrangers étaient sillonnés par le sabre de la république, et le fléau vengeur n'épargnait ni les trônes ni les populations. Certes, les catastrophes étaient alors assez nombreuses et assez éclatantes, les revers et les triomphes au dehors; au dedans les convulsions politiques offraient assez d'aliments à l'activité des passions; et il semblait que l'histoire, placée entre des trophées et des gibets, eût à peine le temps d'inscrire le nom et les actes des conquérans et des victimes. Eh bien, un intérêt surpasse encore l'intérêt de la gloire, l'intérêt du martyr, l'intérêt de la place publique et du champ de bataille, l'intérêt des assemblées législatives et des congrès d'ambassadeurs; sur le billot, les plus nobles têtes tombent en son honneur, les armées se heurtent en son nom, il suscite l'héroïsme de la Vendée et l'héroïsme de l'Espagne; il prend place aux conseils des potentats; et la paix ne peut se rétablir s'il ne la sanctionne; le calme ne renaît au sein des empires que quand ses droits sont rétablis, et au moment où l'homme le plus extraordinaire des temps modernes saisit le sceptre de Charlemagne, il s'humilie devant cette puissance invincible et il lui demande de bénir sa couronne. Cet intérêt est l'intérêt de la Foi; cette puissance, c'est la puissance de l'Eglise. Chacun lui rend hommage à sa manière. La Convention, en égorgant les prêtres et les évêques, et en poursuivant Dieu jusque dans le fond de ses sanctuaires, jusque dans les entrailles de ses ministres; le Directoire en enlevant le pape Pie VI, parce qu'il sait bien que ce pauvre prêtre est à lui seul un obstacle plus redoutable que l'Europe coalisée; le Consulat, en rouvrant les églises d'une main, et de l'autre en décrétant les articles organiques, cette déloyale iniquité contre laquelle Rome réclame depuis bientôt un demi-siècle; l'empereur, en déclarant qu'il faut traiter le pape comme s'il avait 400,000 hommes à ses ordres, en se faisant sacrer par Pie VII, en arrachant le saint vieillard du Vatican et en s'écriant: "Moi, je trouve dans mon siècle un prêtre plus puissant que moi; car il règne sur les esprits et je ne règne que sur les matières; les prêtres gardent l'âme et moi j'ai le cadavre!" L'Europe, protestante et schismatique, en reconduisant victorieusement le successeur de saint Pierre dans sa capitale; le monde entier, enfin, en saluant de ses unanimes acclamations le jubilé proclamé par Léon XII et envoyant ses députés de toute nation à l'ouverture de la Porte Sainte. Voilà la première partie de ce siècle.

Et dans les temps qui nous touchent de plus près, les questions religieuses ne sont-elles pas encore les plus importantes, celles qui survivent à tout et qui exigent une grave, une impérieuse solution? De quoi s'agit-il dans l'Europe civilisée, et quels sont les évènements qui ont agité sa surface et qui menacent son avenir? La révolution de Belgique et la révolution de Pologne n'ont-elles pas eu pour cause première l'oppression des catholiques et la négation de leurs droits? quels ont été les soucis les plus amers du feu roi de Prusse; ne sont-ce pas les mécontentemens excités dans les provinces rhénanes et dans le grand duché de Posen, par l'odieuse captivité de MMgrs. de Droste et de Dunin? Quand l'Espagne, lasse enfin du joug que fait peser sur elle un soldat parvenu, se lève pour le briser, ne va-t-elle pas chercher sur le tombeau des rois, à l'ombre des autels, cet étendard catholique, témoin de son antique foi et gage de sa prochaine délivrance? L'Irlande, l'Irlande opprimée uniquement pour ses croyances, n'est-elle pas la grande préoccupation de l'Angleterre, et les progrès du catholicisme et du puseïsme ne donnent-ils plus de sérieuses réflexions à faire aux hommes d'Etat de la Grande-Bretagne que les affaires de l'Inde et de la Chine? En France, le catholicisme se mêle à tout; il est la condition essentielle de la grandeur extérieure, la nécessité de la politique en Orient, sur les rivages de l'Asie orientale, dans les archipels de l'Océanie et jusque sur les plages américaines. A l'intérieur, il entraîne les esprits élevés et il commence à subjuguier les masses; il pénètre peu à peu dans toutes les classes de la société, il sollicite les libertés et les droits garantis par la constitution, et voyez combien son influence est grande même sur ses ennemis; à ses premiers pas, le libéralisme jette l'alarme, et une querelle qui semblerait ne devoir intéresser qu'un petit nombre de personnes devient une affaire d'Etat; les feuilles publiques imposent silence à leurs sujets habituels de déclamation pour ouvrir exclusivement leurs colonnes à ce solennel débat, et un livre composé par un chanoine méconnu contre quelques sophistes professeurs, tient en émoi la presse entière. En même temps, les œuvres de charité se multiplient, les associations pieuses se forment partout.

Enfin, du haut de la chaire pontificale, le glorieux vicaire de N.-S. Jésus-Christ surveille le monde et ne prononce pas une parole qui n'ait un retentissement immense d'un bout de l'univers à l'autre. Soit qu'il étende sa main bénissante sur les nations, soit qu'il envoie des missionnaires aux extrémités du globe et qu'il institue les évêques de tous les peuples, soit qu'il désigne à la vénération des fidèles ces élus de Dieu qui ont mérité la gloire des saints; soit qu'il ordonne des prières universelles pour les Eglises souffrantes, qu'il console l'Espagne, la Pologne, et la Suisse, qu'il déplore dans l'amertume de son cœur les persécutions du czar et les violences du régent; il règne avec une autorité sans pareille, et son pouvoir s'étend sur toutes les régions qu'éclaire l'astre du jour. Tous les souverains l'appellent Père, tous ont besoin de son appui, et il n'a besoin de personne, parce qu'il siège sur la pierre angulaire, et que ni sur la terre ni dans les enfers aucune force ne peut prévaloir contre lui.

On le voit: par ses épreuves, par ses triomphes, le catholicisme est, aujourd'hui comme toujours, le roi du monde: *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* Son influence commande partout le respect, son action se fait sentir à tous les degrés de l'édifice social; il soulève à la fois l'admiration et la haine, l'enthousiasme et l'envie, le dévouement et l'injure; on peut le détester; mais on ne peut pas rester indifférent. Son divin fondateur l'a dit: "Je suis venu apporter non la paix, mais le glaive." Voilà plus de dix-huit siècles que le glaive est tiré, et qu'il frappe dans la mêlée humaine; et nul ne peut demeurer insensible à ses coups.

Rien donc de ce qui tient au mouvement du catholicisme ne saurait être laissé de côté par les hommes qui ont le sentiment de leur dignité, et qui songent sérieusement à l'avenir de leur pays et aux destinées de l'humanité. C'est à ce titre que nous devons appeler l'attention sur un peuple voisin du nôtre, et dont l'histoire contemporaine est digne de nos méditations. Catholique par la majorité de sa population, ayant conquis son indépendance par une révolution dont la religion était le principal mobile, comprenant ensuite avec une intelligence supérieure et une haute loyauté la liberté politique dont les applications sont si difficiles à obtenir dans notre France, la Belgique offre à nos études plus d'un sujet de réflexion. L'attitude qu'y a pris le clergé est spécialement remarquable. On a beaucoup parlé et beaucoup écrit sur cette matière: trop souvent l'esprit de parti a aveuglé les écrivains, trop souvent aussi ils ont jugé un pays où ils n'étaient pas nés avec les idées et les

préjugés de leur patrie. Il en résulte que la conduite véritable du clergé catholique a été imparfaitement connue et mal jugée. Ce serait donc un service à rendre à une portion vénérable de l'Église universelle ; ce serait un service à rendre à une nation pour laquelle nous avons de vieilles et profondes sympathies et qui nous les rend ; ce serait un service aussi à rendre aux catholiques de France qui ont peut-être quelque utile enseignement à tirer de l'exemple de leurs limitrophes, que de faire connaître la situation réelle du clergé en Belgique, ses actes passés et son influence actuelle. La similitude des constitutions politiques, la ressemblance des mœurs et des idées, offriraient, nous le croyons, des rapprochemens et des leçons qui ne manqueraient ni d'importance ni d'à-propos.

Univers.

LES ILES MARQUISES.

Au moment où l'Océanie, et particulièrement les îles Marquises, fixent l'attention publique, on nous saura gré de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques particularités relatives aux peuplades sauvages qui habitent ces contrées peu connues. Nous les empruntons à un excellent ouvrage composé par le P. Mathias G..., missionnaire de l'Océanie, arrivé récemment de ces îles, et dont nous nous proposons de rendre compte.

L'histoire de chaque archipel, de chaque île, de chaque baie, de chaque peuplade de l'Océanie orientale, ne fut d'abord qu'une histoire de guerres, de sang et du plus affreux cannibalisme. Aux petites îles *Mangarua* ou *Gambier*, maintenant si douces et si tranquilles depuis leur conversion au catholicisme, il n'en était pas autrement autrefois, c'est-à-dire toujours querelle, guerre, puis le sacrifice des prisonniers. De même à *Tahiti*, jusqu'à la fin du règne de *Pomare I.* ; aux îles *Sandwich*, jusqu'à la fin de celui du grand *Temeha-mcha*. Avant ces deux princes, conquérans et premiers civilisateurs chacun de leur archipel, au commencement de ce siècle, on ne voyait que troubles et guerres, sans cesse renaissantes. Et, en effet, chaque île était partagée entre une foule de chefs, qui, sans cesse les armes à la main les uns contre les autres, se faisaient la guerre pour s'arracher quelques lambeaux de terre, ou venger quelque violation de leurs *tapus*, ou se procurer simplement le plaisir de massacrer un grand nombre d'hommes et de les offrir en sacrifice à leurs dieux.

Aux *Marquises*, dont nous parlons spécialement, ces mêmes usages subsistaient jusqu'à ces dernières années ; et il faut y joindre encore l'usage, comme aux îles *Gambier*, de manger les victimes offertes à leurs affreuses divinités. Je vous ai déjà parlé de ces horribles festins de l'anthropophagie, et, pendant plusieurs années, nous avons pour ainsi dire assisté nous-mêmes aux fusillades qui chaque jour retentissaient à nos oreilles sur quelque point de ces îles, sans cesse agitées de cette fureur de guerre. Chaque jour apportait la nouvelle d'une victime obtenue par un parti ou par l'autre, puis étranglée, si elle était encore vivante, enfin découpée par morceaux et mise au four sauvage avec un nombre des animaux les plus immondes, de porcs, et enfin dévorée en grande cérémonie par les chefs, les guerriers et les prêtres des idoles, à qui elle avait été offerte. Je vous ai dit aussi que, pour l'honneur de l'humanité, toutefois, et pour celui de l'âge et du sexe, les plus faibles et aussi les plus doux, ces affreux régimes ne se faisaient qu'en des lieux retirés et interdits aux femmes et aux enfans. Vous ne me saurez pas mauvais gré de répéter ici en passant cette remarque, qui soulage un peu le cœur.

Mais pour nos guerriers, prêtres et chefs cannibales, une fois la guerre allumée, et même durant le temps des interstices des combats, telle est leur animosité de tribu à tribu ennemie, qu'on ne fait quartier à personne ; et, ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'ils ne regissent pas de pareilles cruautés ; ils trouvent, au contraire, ces festins d'anthropophages et toutes ces guerres qui leur en fournissent les élémens dans les prisonniers, tout aussi beaux et aussi moraux que nos guerres d'Europe et du vieux monde civilisé. C'est ce que me répondit à moi-même, un jour, un chef de *Taito-hoe*, *Pukako*, c'est-à-dire *Le Grand*, apparemment leur ou mangeur *Le Grand*, ainsi appelé parce qu'il était un des plus grands héros de cette anthropophagie que je lui reprochais. Cependant, tous n'osaient pas l'avouer aussi ouvertement aux étrangers ; mais toujours est-il vrai qu'aucun prisonnier n'échappait à ce sort. C'est pour eux la religion de la guerre, et malheur à qui ne l'accomplirait pas.

Voici un trait encore dont nous avons été témoins. Durant une guerre entre les *Teii* et les *Hawaili*, en l'île de *Nuku-Hiva*, un pauvre fou de cette dernière tribu s'avisa, dans un interstice de combat, de passer la montagne qui séparait les deux peuplades et de s'en venir un matin, dans un état de complète nudité, reprocher aux *Teii* leur férocité et l'injustice de la guerre qui existait alors, et qu'en effet ils avaient allumée les premiers. On savait qu'il était fou ; aussi les premières personnes auxquelles il se présenta le plainquirent d'abord et ne lui firent rien ; mais survinrent les guerriers ; le conseil des chefs et des prêtres s'assembla, on délibéra s'il faut le faire mourir. Comme la décision tardait quelques instans, deux ou trois des plus effrénés assommèrent de leurs massues le pauvre fou ; tout le monde fut content ; on attache le cadavre par les pieds et par le cou sur une longue perche, puis deux des plus vigoureux le mettent sur leurs épaules, et tout le corps des guerriers se mettent en marche, poussant de temps en temps d'horribles cris, et portant la victime au lieu destiné au sacrifice. On célébra ce jour comme un grand jour de triomphe. Jugez donc ce que c'est que l'homme livré à lui-même et dans cet état de belle nature que nous a vanté Rousseau. Après l'offrande aux dieux, c'est-à-dire aux démons, on emporta de nou-

veau le cadavre à la montagne, avec les mêmes démonstrations et les mêmes cris, pour aller consommer probablement le festin cannibale, où l'usage est dit-on, d'offrir toujours au premier chef les yeux de la victime, regardés comme morceau plus friand ou plus sacré.

Par ce que je viens de dire, on comprendra déjà quelle est leur manière de faire la guerre ; cependant je dois entrer encore en de nouveaux détails ; puis nous expliquerons les causes de cet état perpétuel d'hostilités entre les tribus diverses, souvent d'une même île. Dans leur tactique, il n'y a réellement presque jamais de batailles rangées ; ce sont presque toujours des attaques par surprise, à la façon des bédouins de l'Algérie, ou si l'on veut à la façon encore des guerres de partis en Europe. On se tiendra en embuscade sur le chemin, cachés dans un ravin ou derrière une roche ; quand les deux partis se sont rencontrés, ce n'est encore qu'une guerre d'es carmouches pour ainsi parler ; chacun court où il lui plaît, tire plus ou moins au hasard du côté où il voit un ennemi, caché comme lui derrière un quartier de rocher ou derrière une broussaille ; les deux coups de fusil échangés, presque toujours sans se faire du mal, on le conçoit, les deux combattans sortent de leur cachette dansant et gambadant, sans doute de la joie de n'être pas tués, et après quelques instans se mettent de nouveau à charger leurs armes et à courir ailleurs, changeant de direction, parce qu'ils n'ont pas été heureux contre leur ennemi dans ce premier coup de feu. Des batailles de deux ou trois cents combattans contre autant d'adversaires durent ainsi des journées entières à tirer sans ordre et sans ensemble un grand nombre de coups de fusil, et à courir de vallon en vallon, de montagne en montagne. Chacun ne s'approche qu'à distance fort respectueuse, pour éviter de tomber sous la balle de l'ennemi, qui, l'ayant atteint, ne manquerait pas de le mettre bientôt, mort ou vil, sous la dent de l'anthropophage. Sans ces précautions d'une tactique fort bien entendue, ces peuplades, dans un ou deux combats, seraient à moitié détruites. Cependant, il y a des attaques plus générales et plus en masse ; c'est quand on veut s'emparer d'une baie. On l'attaque alors souvent et par terre et par mer. Par terre, on arrive par différens points, ordinairement les plus faibles et que l'on croit les plus mal défendues. Mais l'ennemi se tient sur ses gardes, tâche de faire face à tout et de repousser l'attaque. J'ai vu ainsi le pauvre jeune roi *Temonoana* revenir sans armes, presque sans vêtemens, d'une attaque qu'il avait faite contre la baie de *Hakau*, où il avait tout jeté pour s'enfuir, s'étant vu sur le point d'être pris lui-même. Mais si la baie est prise, alors tout ce qui tombe sous la main est massacré ; on dévaste tout, on brûle les cases, on abat les arbres, même l'arbre à pain et le précieux cocotier. C'est ainsi qu'il était arrivé à la baie de *Hakapeli*, où était autrefois le fort *Madisonville* de Porter quand nous l'avons vu, il n'y subsistait plus de trace de peuplade, quelques broussailles et deux ou trois vieux troncs d'arbres étaient tout ce qui restait de cette baie qu'on nous disait avoir été une des plus florissantes.

C'est pourquoi quand un ennemi en force menace de tomber sur une peuplade, on prend ses précautions. Ainsi, avons nous vu, dans la dernière guerre de tous les *Taipis* contre la baie de *Taiohae*, tous les habitans de celle-ci, au nombre desquels nous étions, emporter tous leurs effets, à la mer, se camper sur le rivage, et demeurer là pendant plus d'un mois, dans des cabanes provisoires, en attendant le sort de la guerre. Quelques pirogues étaient là préparées pour la fuite, en cas d'invasion de l'ennemi. Les enfans et les femmes les plus faibles avaient le ballot de toutes leurs richesses renfermé dans un morceau de leur étoffe, prêt à mettre sur le dos pour s'enfuir dans les cavernes des montagnes, où déjà précédemment, dans une pareille irruption, ils s'étaient tenus cachés durant quinze mois. On nous pressait de fuir les mêmes préparatifs. Il fallait entendre les vieillards qui craignaient de n'avoir plus assez de souplesse et d'agileté dans les jambes pour pouvoir se sauver, se lamenter en nous disant que, pour eux, ils n'avaient plus à s'attendre qu'à être mangés par l'ennemi. Quelques infirmes s'étaient fait transporter dans des antrès de rochers, et c'est là que nous allâmes confesser quelques-uns qui étaient devenus chrétiens. C'était un spectacle vraiment digne de larmes. Cependant le corps des guerriers ne dormait pas, et il gardait assidûment tous les points et issues par lesquels l'ennemi pouvait tomber du haut des montagnes sur notre peuplade, comme un vautour sur sa proie. Heureusement, la chose n'arriva pas, malgré quelques alertes assez vives, entre autres celle du dernier jour de 1839 à 1840. Mes confrères et moi nous nous embrassâmes ce premier jour de l'an, croyant que ce serait le dernier de notre vie. Cependant un chef des ennemis, le roi des *Taioas*, qui nous aimait, parce que nous avions été le visiter autrefois dans sa tribu, nous avait fait dire que nous n'avions rien à craindre de sa part, mais qu'il ne pouvait répondre de ses alliés, surtout les *Puo*, les plus farouches des hommes, comme il les appelait. Un navire de guerre français, le *Pylade*, dont j'ai déjà parlé, vint sur ces entreffaites mêmes, par une providence admirable nous délivrer et rétablir la paix parmi ces peuples, par des voies de conciliation dont je vous parlerai peut-être. J'ai omis de vous dire jusqu'à présent que, durant ces guerres cruelles, notre ministère de paix, pour tâcher de réconcilier les peuples si acharnés, était d'autant plus infatigable qu'il leur était de fendu, sous peine de mort, d'écouter tout autre parole de religion que celle de leurs affreuses superstitions de cannibale ; nous étions par là arrêtés tout court ; un pareil *tapu* pour ces peuples était inviolable.

Maintenant, vous voulez savoir le genre d'uniforme et d'armes que portaient ces sauvages dans leurs combats. Je vous ai dit qu'ils tiraient leurs armes à feu des balanciers anglais et américains, qui les leur portaient pour des échanges de nourriture. Au reste, ces armes occasionnaient peut-être

moins de mots, par la manière dont ils tiraient, sans ajuster et en tournant la tête de frayeur, qu'autrefois le terrible casse-tête, *kulu*, qui demandait, comme l'arme blanche, le rapprochement des deux combattans. Aussi ces sauvages aiment-ils par-dessus tout la poudre et les fusils ; et ils en font preuve, mieux qu'aucune garde de France. La plupart des guerriers ont souvent deux ou trois fusils ; et il n'y a pas jusqu'aux reines et princesses qui ne tiennent à avoir, pour ornement de leurs palais, sept à huit barils de poudre suspendus, enveloppés dans des nattes, au sommet de la cabane. Ainsi était celui de la reine Paéini, qui la première nous reçut à Nuku-Hiva. Le roi de Sainte-Christine nous disait : " Quand vous voudrez me convertir, remplissez d'abord ma maison de poudre et de fusils. " Vous sentez que nous n'avions garde de vouloir de sa conversion à pareil prix et dans le but qu'il se proposait.

A ces armes nouvelles, ils n'omettent pas d'ajouter toujours une partie de leur ancienne armure, ou au moins tout leur ancien uniforme. Au fusil, ils joignent quelquefois la lance, plus souvent le terrible casse-tête, quand ce ne serait que comme souvenir de leur ancienne bravoure ; et sur le cercueil de leurs guerriers, c'est l'arme qui se met toujours de préférence comme trophée funéraire parmi tous les autres insignes de l'uniforme martial. Voici celui-ci : d'abord le superbe *tawaha*, ou diadème de plumes de coq ; le collier de dents de la baleine, et, à défaut de celles-ci, de défense de sanglier, car on peut comparer à ceux-ci la plupart de leurs cochons qui sont sauvages ; les bracelets et ornemens de pieds et de la ceinture, faits avec des chevelures des ennemis, flottant, dans toute leur longueur ; ces chevelures noires à grandes boucles sont fort belles et font le plus singulier effet, placées où je viens de le dire ; c'est à qui en aura de plus fortes touffes, surtout suspendues à la ceinture ; joignez à cela un morceau d'étoffe rouge, nouée sur l'épaule en forme de manteau à la romaine, d'énormes oreilles postiches, en nacre, toute la chevelure flottante les barres transversales du tatouage sur la figure, tout le corps en noir de mille dessins, souvent un crâne d'ennemi suspendu au cou et battant sur le dos ; avec cela vous pouvez vous figurer la plus grande partie de l'uniforme de nos guerriers.

Je vous dirai encore que quand un corps de combattans ainsi armés, et donnant l'aspect d'une armée de sceptres fantasmagoriques, part pour une expédition, ordinairement tout le corps des femmes les suit, surtout les épouses, habillées de leurs plus belles étoffes ou *tapes* blanches, comme pour un jour de fête. Elles assistent même au combat du sommet de quelque roche et si la bataille est gagnée par la prise de quelques prisonniers, elles sont les premiers estaphettes qui rapportent les nouvelles du succès dans la peuplade où il n'était ret-été durant ces temps que les infirmes, les vieillards et les enfans. Si la bataille au contraire est perdue, on le sait bientôt par les cris qui retentissent de tous côtés sur les montagnes. J'oubliais de vous dire que les cris pour épouvanter l'ennemi ou s'encourager mutuellement sont encore de la tactique de nos guerriers cannibales ; et ils les poussent toujours de manière à faire frémir."

L'Espagne, l'Irlande, la France et les Pessimistes.

Deux contrées de l'Europe ont pour le moment le privilège d'attirer sur elles l'attention des politiques à l'exclusion de tout autre pays. Pendant que l'Orient, pour lequel la guerre a manqué il y a quelques années d'embrasser le monde, languit dans un oubli, symptôme évident de l'amoindrissement journalier de la puissance des Osmanlis ; pendant que la Russie, s'enveloppant de mystérieuses ténèbres, marche sourdement à la réalisation du rêve favori de ses Czars, la réunion en un seul corps et sous un même chef spirituel et temporel, de toutes les branches de la grande famille slave ; pendant que l'Allemagne, déchirée de plus en plus par les sectes sorties du grand schisme fondé il y a trois siècles, par l'apostat de Vittemberg, voit tous les systèmes de ses nébuleuses philosophies aboutir à l'athéisme pratique ; deux nations combattant pour leur liberté, l'une avec les armes de l'intelligence, l'autre avec le fer des batailles, attirent sur elles tous les regards. On dirait deux géants, livrant sous nos yeux les combats d'un autre âge ; et si la voix d'O'Connell, ébranlant toute l'Irlande à ses brûlants accents, nous rappelle ces grands prédicateurs de croisades qui, au moyen-âge, arrachaient l'Europe de ses fondemens pour la précipiter sur l'Asie, d'un autre côté l'Espagne, se soulevant comme un seul homme pour s'affranchir du joug d'un soldat ambitieux, et pour repousser l'Anglais qui se flattait de l'asservir, nous semble être revenue à ces temps héroïques où, chassant les Maures envahisseurs, elle les forçait à repasser en Afrique, après avoir vu la croix, triomphante du croissant, briller sur les minarets de Grenade et sur les tours de l'Alhambra.

Depuis longtemps nous avions prévu que le système adopté par Espartero pour opprimer la noble nation espagnole, ne pouvait aboutir qu'aux renversement de son pouvoir. Imbu des principes de la philosophie libérale du XVIIIe siècle, le duc de la victoire avait cru pouvoir impunément avilir l'Eglise catholique, sauf, après avoir imité les spoliateurs de 93, à se poser en Napoléon et à trouver dans l'usurpation de la couronne d'Espagne la récompense de son avide ambition. Mais ses moyens n'étaient pas proportionnés à ce rôle : singe du grand homme qui ouvrit si brillamment le XIXe siècle, en calmant les affreuses tempêtes qu'avait soulevées la fin du XVIIIe, le fuyard d'Ayacucho n'était même pas de taille à jouer jusqu'à la fin cette ridicule parodie, et au moment où nous écrivons, son pouvoir éphémère a peut-être cessé pour toujours. Ainsi Dieu se joue des ambitieux qui osent s'attaquer à lui et porter la main à l'arche d'alliance ; protecteur éternel de

son Eglise, qui doit durer jusqu'à la consommation des temps, il permet quelquefois que des hommes aveugles servent ses desseins en suscitant contre elle des persécutions propres à la purifier et à la rajeunir, puis il retire son bras et la verge de sa colère tombe brisée sans retour.

Mais si le Seigneur fait parfois servir les passions des hommes au châtiement de ses enfans indociles, il sait aussi, dans les jours de sa miséricorde, susciter des libérateurs à son peuple opprimé, et faire sortir l'esclave de l'abjection pour l'asseoir sur le trône d'où sa justice a précipité les puissans. Ainsi en arrive-t-il aujourd'hui pour l'Irlande. Depuis des siècles, ce malheureux pays languit opprimé par son orgueilleuse rivale, depuis des siècles son or et son sang ont servi à assouvir la soif toujours renaissante de la protestante Angleterre ; tout a été ravi au peuple irlandais, tout, jusqu'à la chaumière où il met à l'abri ses membres à peine recouverts des haillons de la misère ; tout, jusqu'à l'aliment grossier dont il n'a pas même assez pour soutenir sa misérable existence ; et pour comble de dérision, il est obligé de donner jusqu'à sa dernière obole pour solder les riches sinécures des ministres d'une religion qu'il a toujours repoussée avec horreur. Parfois il veut recourir aux armes humaines pour secouer cet intolérable joug ; mais ses efforts toujours infructueux n'avaient servi qu'à river davantage ses fers et à fournir à ses tyrans l'occasion de lui ravir jusqu'à sa nationalité ; enfin le jour de la justice a lui pour la verte Erin, et la voix puissante d'un de ses plus nobles enfans a fait plus pour sa liberté que tous les soulèvements par lesquels ce malheureux pays avait essayé d'échapper à son dur servage. L'Angleterre, étouffée de cette manifestation imposante de tout un peuple, réclamant ses droits par les voies constitutionnelles, et sans sortir de la légalité, ne sait quel parti prendre, et, selon toute apparence, le ministère anglais sera bientôt forcé ou de se soumettre au rappel de l'Union ou de consentir à l'abolition de la suprématie de l'Eglise établie en Irlande. Si, au contraire, il veut se raidir contre cette inévitable alternative, on ne peut prévoir où les événemens le conduisent. Il est plus facile de faire rentrer dans son lit un torrent débordé, que de calmer l'effervescence d'un tel peuple portée à un si haut degré, et le jour où une lutte s'engagerait entre les oppresseurs et les opprimés, serait sans doute le signal de la complète décadence de la puissance anglaise.

Ainsi se développe chaque jour le plan de rénovation de la Providence, qui n'échappe qu'aux yeux de ceux qui s'obtiennent à ne point voir. Nous avons déjà proclamé maintes fois cette vérité...—Mais nous ne saurions trop nous répéter, à cette égard, car il est par le monde des gens bien intentionnés d'ailleurs, qui ne cessent de nier ce mouvement réparateur, ne voyant pas que leurs plaintes, répétées par quelques journaux, n'ont pour unique résultat que de porter le découragement dans les rangs des catholiques et de répandre dans les esprits une vague inquiétude, et, disons-le, une sorte de défiance qui est une insulte à Dieu même. Pour ne parler ici que de la France, quel époque, depuis un demi-siècle, nous a rien montré de comparable au mouvement religieux qui remue tous les esprits ? Quoi de plus merveilleux que ces conférences de Notre-Dame à la suite desquelles nous voyons chaque année près de deux mille hommes venir s'asseoir ensemble au banquet sacré et faire ainsi, à la face de la capitale, la profession de foi la plus étendue et la plus explicite ! Quoi de plus étonnant que ces réunions de Notre-Dame-des-Victoires, où, chaque dimanche, l'église suffit à peine à contenir la multitude accourue, non pour entendre un éloquent orateur ou les sons d'une brillante musique, mais pour écouter les exhortations d'un pieux pasteur racontant les grâces obtenues par l'intercession de Marie, et enfin de prier pour l'intercession des pécheurs. Ah ! sans doute, nos pessimistes ont jamais assisté à ces consolantes assemblées ; car s'ils eussent entendu comme nous ces chants répétés par des milliers de bouches, s'ils eussent vu tous ces hommes jeunes et vieux, riches et pauvres, invoquant avec la piété la plus vive ce que l'Eglise appelle le *refuge des pécheurs*, alors ils se fussent gardés de douter de la Providence, et ils se fussent écriés : Oui, Dieu veut sauver la religion et la France, car ses autels, depuis longtemps, n'avaient été entourés d'aussi fervens et d'aussi nombreux adorateurs. Nous ne parlerons pas ici de ces pieux ouvriers qui, lors l'invocation de saint Joseph, se réunissent à Saint-Sulpice pour entendre la parole de Dieu ; de ces nombreux jeunes gens qui composent l'Institut et le Cercle catholique, de ces sociétés de Saint-Vincent-de-Paul, de Saint-Régis, toutes institutions dont on ne se doutait pas même il y a vingt ans ; l'énumération des œuvres catholiques écloses depuis 1830 tant à Paris qu'en province, dépasserait de beaucoup les bornes de cet article ; nous préférons répondre en peu de mots aux allégations par lesquelles les pessimistes s'efforcent de prouver le peu de progrès que fait la religion, quoi qu'en en dise.

En première ligne, ils signalent l'observation du dimanche, l'hétérodoxie de l'enseignement universitaire, l'opposition des journaux ministériels, et révolutionnaires.—Mais qui a jamais nié ces choses, et que prouvent-elles contre ce que nous avançons ? Rien, sinon que c'est justement là où est le prodige, et qu'humainement on ne peut expliquer les succès croissans de la religion malgré les efforts redoublés de l'esprit de ténèbres pour en arrêter les progrès. Avant 1830, n'y avait-il pas aussi des journaux impies ? l'instruction universitaire était-elle bien pure ? et si l'on observait le dimanche un peu plus qu'aujourd'hui, ne le devait-on pas plutôt à la crainte du commissaire de police qu'à un zèle vraiment religieux ? Si le cours de M. Michelet, dont nos pessimistes se sont effrayés outre-mesure, était suivi par un nombreux auditoire, à quelques pas de là une foule de jeunes gens studieux applaudissaient aux cours vraiment chrétiens de MM. Lenormant et

Ozanam, ce qui faisait bien compensation aux ovations tumultueuses au lieu desquelles se complaisait le professeur d'histoire du Collège de France. Sans doute, il est encore bien des ombres au tableau consolant que nous avons tracé du progrès religieux dans notre patrie; sans doute, les mœurs sont loin d'être pures, le matérialisme infecte les classes ouvrières, mais cela n'est pas malheureusement nouveau et ne prouve pas que la religion n'étende chaque jour sa salutaire influence. Depuis cinquante ans, que dis-je, depuis un siècle que cette malheureuse société française est livrée à l'Esprit du mal, il est étonnant que la démoralisation ne soit pas plus profonde, il est étonnant qu'il se produise encore autant de bien au sein d'éléments aussi corrompus. Voyons donc là enfin l'effet de la miséricorde de Dieu, qui veut sauver la France, et ne méconnaissons pas la main qu'il daigne nous tendre. Sans doute le mal se fait vite et la réparation s'opère lentement; mais qu'est-ce qu'une année, qu'est-ce qu'un siècle pour celui qui est éternel? Continuons donc à aider autant qu'il est en notre pouvoir aux desseins de la Providence sur nous; ne nous laissons pas aller au découragement, et surtout gardons-nous de l'inspirer à nos frères. Admirez plutôt tout ce que le Seigneur a déjà fait pour nous et croyons qu'il fieût encore dans les trésors de sa miséricorde d'autres bienfaits qui nous sont destinés; sachons seulement les mériter par notre reconnaissance pour ceux que nous avons déjà reçus, et par l'espérance ferme qu'il nous en accordera davantage si nous ne nous laissons pas de l'invoquer. DE M...

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

Mardi dernier, après plus de trois mois d'absence, M. Moreau et le R. P. Duranquet sont arrivés de leurs missions aux lacs Témiskaming, Abitibi, etc. Ces courageux missionnaires ont eu beaucoup à souffrir du mauvais temps, de la piqure des insectes qui fourmillaient dans ces lieux sauvages, et de toutes les autres incommodités qui accompagnent la vie des missions; mais en retour, leurs peines et leurs fatigues ont été amplement compensées par les fruits abondants qui ont couronnés leurs travaux. En attendant que nous donnions quelques détails sur ces postes importants, nous pouvons au moins dire aujourd'hui que le succès de la mission a été complet, cette année, et que ces contrées sont à la veille de jouir de tous les avantages de la religion.

Les membres de la propagation de la foi pour le diocèse de Québec, en mettant sous les yeux de leurs co-associés l'état des sommes reçues et dépensées pour le soutien des missions, depuis leur dernier rapport, ne peuvent se dispenser d'exprimer leur admiration en voyant avec quelle faveur l'œuvre est accueillie dans toutes les parties du diocèse. La recette de l'année qui vient de finir excédant de £300 celle de l'année précédente, comme celle-ci excédait d'à peu près la même somme la recette de l'année antérieure, est une preuve bien sensible de la juste appréciation que les fidèles savent faire de cette œuvre providentielle.

Le 5^eme No. des Rapports de la Propagation de la Foi pour le diocèse de Québec vient d'être livré au public. Cette nouvelle publication, ainsi que les précédentes, est pleine d'intérêt religieux et constate les efforts et les succès de nos missionnaires catholiques, qui n'ont guère à déplorer que le manque d'ouvriers évangéliques pour recueillir la moisson qui abonde de toutes parts. On pourra juger de l'état prospère de ces missions par l'extrait suivant d'une lettre de M. Blanchet à Mgr. l'évêque de Québec. Elle est datée de St. Paul de Wallamette, (Colombie) 17 février 1842.

« Nous avons tâché depuis un an d'étendre les bornes du royaume de J. C. parmi les infidèles, et d'affermir son empire dans le cœur des domestiques de la foi et des néophytes de nos établissements. Grâce à Dieu, nous avons réussi, malgré les obstacles sans nombre que nous avons eu à vaincre pour y parvenir. Un des grands obstacles que nous éprouvons à Wallamette et à Cowlitz vient de la grande dispersion des habitations, laquelle ne permet pas aux femmes et aux enfants, s'ils sont un peu éloignés, de venir tous les jours aux instructions à la chapelle. Les hommes sont retenus dans la saison des semailles et des récoltes et dans celles des pluies; et les femmes qui ont le ménage à faire, leurs vaches à traire, etc. ne peuvent guère abandonner leurs maisons dans la belle saison. Nos courses nuisent encore au progrès que nos catéchumènes et nos néophytes pourraient faire dans la voie du salut. Pendant notre absence, plusieurs oublient ce que nous leur avions enseigné, et notre troupeau sans pasteur est exposé à la fureur des loups. Voilà un des grands sujets d'inquiétude qui nous assaillent dans nos voyages.

Quoiqu'il en soit, pour arrêter ou pour prévenir les ravages de l'erreur parmi les sauvages, nous nous sommes mis en route pour voler à leur secours. Votre Grandeur apprendra avec consolation que Dieu a daigné bénir nos travaux et donner de l'accroissement au grain de la parole de vie. Le nom adorable de Jésus a été annoncé à de nouvelles peuplades vers le nord: M. Demers a porté ses pas jusqu'à un fort Langley, sur la rivière Fraser, il a donné le baptême à plus de 700 enfants dont plusieurs jouissent déjà du fruit de la grâce qui les a régénérés. D'un autre côté, l'hérésie a été forcée dans ses retranchements et obligée de nous laisser le champ libre au village de la rivière *Thackamas* qui résiste, depuis le mois de mai de l'année dernière aux efforts et aux insinuations perverses d'un faux apôtre. Le village de la chute de

Wallamette et celui des Cascades ont aussi entendu la voix de notre mère, l'Eglise catholique. J'envoie à Votre Grandeur une relation des visites que j'ai faites à ces trois villages et ailleurs. Elle y verra les difficultés que nous avons à surmonter du côté des ministres méthodistes, et aussi du côté des sauvages qui sont, la plupart du temps, d'une indolence désespérante.

C'est à la puissance et à la miséricorde de notre Dieu; c'est à l'intercession toute puissante de la sainte Vierge que nous sommes redevables de nos faibles succès. Et vous, membres de la pieuse et admirable association de la propagation de la foi, voilà votre ouvrage. La ferveur de vos prières et le mérite de vos bonnes œuvres ont touché le cœur de Dieu. Vous leviez les mains au ciel, pendant que nous combattons dans la plaine; et comme d'autres Moyses, vous avez fait pencher la victoire de notre côté. Continuez sans vous lasser de prier pour nous, de nous soutenir au milieu de nos combats; car nos ennemis sont nombreux et infatigables; et nous, nous ne sommes que de faibles roseaux exposés à de grands dangers, et à nous perdre au milieu de la mêlée, en voulant sauver les autres.

Monseigneur, nous avons planté et semé; c'est à Dieu qu'il appartient de donner l'accroissement. Nous espérons que le grain de blé produit dans son temps un grand arbre à l'ombre duquel viendront se reposer les différentes peuplades sauvages du pays, quand des hommes apostoliques pourront demeurer au milieu d'elles et y entretenir le feu de la charité qu'ils y auront une fois allumé. Quelque consolant que soient les petits avantages que nous avons obtenus parmi les blancs et les sauvages, nous n'espérons retirer de fruits durables de nos travaux que lorsque quelque prêtre pourra se fixer auprès d'eux pour les fortifier dans leurs bonnes dispositions. Les sauvages auxquels nous avons affaire ici ne sont pas aussi zélés et aussi dociles que le sont ceux de quelques autres coins du pays. Cependant les bonnes dispositions dans lesquelles nous les voyons, nous donnent l'espérance qu'avec de la persévérance et le secours de la grâce de Dieu, nos efforts pour leur conversion ne seront pas inutiles.

J'ai l'honneur, &c. F. N. BLANCHET Pire. Mis.^r

Québec 29 août.—L'école des Frères de la Doctrine chrétienne est ouverte depuis vendredi dernier, dans la maison d'école de la Société d'Education de Québec, rue des Glacis, en dehors de la porte Saint-Jean. Son ouverture a été précédée d'une messe solennelle qui a été célébrée jeudi à la cathédrale à cette occasion et à laquelle Mgr. de Sidyme a présidé. L'assistance était très nombreuse. Les Frères logent dans la maison qui avait été disposée pour eux à côté de l'école par les soins de M. le curé. Tous les matins on voit les enfants de l'école, au nombre 300, se rendre à la messe à la chapelle de la Congrégation, rue d'Auteuil, en silence et dans un ordre admirable.

ROME.

—Sa Sainteté Grégoire XVI a daigné, par une lettre datée de Sainte-Marie-Majeure, le 5 juillet 1843, adresser à M. Giffard, professeur au collège royal de Rouen, avec sa bénédiction apostolique, les remerciements les plus intimo cordis affectu, pour sa traduction des *Psalmes en vers français*. Le Saint-Père sanctionne ainsi de sa grave autorité l'approbation donnée à l'ouvrage par Mgr. l'archevêque de Rouen. Cette glorieuse distinction ne peut que relever le mérite d'un livre déjà remarqué par les littérateurs comme par les ecclésiastiques, et loué sans restriction dans des journaux d'opinion d'ailleurs fort diverses. Un pareil accord prouve une chose: c'est que le goût du vrai et du beau se réveille dans tous les esprits, dès qu'il se présente un objet capable de l'exciter. Le public nous saura donc gré de signaler de nouveau à son attention une œuvre où les divines inspirations du roi prophète sont reproduites avec autant de fidélité que d'éclat.

—On écrit de Rome, 12 juillet:

« Plusieurs ecclésiastiques polonais sont arrivés ici tout récemment. On ne saurait douter, d'après le langage de ces ecclésiastiques, que le czar ne persiste dans son projet de substituer en Pologne l'Eglise grecque à l'Eglise catholique. On entend de nouvelles plaintes sur l'oppression dont les catholiques de Pologne sont l'objet. Ces nouvelles sont arrivées au moment même où le gouvernement russe avait manifesté le désir de rétablir la bonne intelligence entre lui et le Saint-Siège. Le cabinet de Saint-Petersbourg soutient que tous les rapports faits au Saint-Siège sur la position des catholiques de Pologne reposent sur des mensonges et des calomnies; mais on n'est point dupe de ces protestations.

« On avait annoncé la publication d'un nouvel exposé des griefs du Saint-Siège contre la politique russe, mais il paraît que ce projet a été abandonné. »

FRANCE.

Les journaux français parlent beaucoup d'une affaire actuellement pendante entre les catholiques de Nancy et le *Patriote de la Meurthe*, en conséquence d'une article injurieux, inséré dans cette dernière feuille contre le R. P. Lacordaire et par suite d'une sorte de consigne qui interdisait à l'illustre Dominicain l'entrée du collège royal de cette ville. Voici en quels termes l'*Espérance* rapporte les faits:

« Le dimanche 2 juillet dernier, une cérémonie touchante avait lieu au collège royal de Nancy. Invité par le chef de cet établissement à adresser la parole aux élèves, le R. P. Lacordaire venait de prononcer un discours qui avait laissé dans l'esprit de ses auditeurs la plus favorable impression. De toutes les personnes présentes à la cérémonie, pas une seule, à notre connaissance, n'avait trouvé le moindre reproche à élever contre le préca-

teur, quand, à la date du 7 juillet, parut, dans le *Patriote de la Meurthe*, un article anonyme, où se trouvaient annoncées les assertions les plus étranges, les accusations les plus graves, les perfidies odieuses. L'Espérance mit le *Patriote* au défi; et, dans l'impossibilité où il fut de produire un seul témoin qui osât prendre sur lui la responsabilité des faits avancés par son correspondant, le *Patriote* n'eut d'autre ressource que de nous poser ce dilemme:—ou le P. Lacordaire, nous dit-il, a réellement prononcé les paroles qu'on lui impute, et de quel droit trouvez-vous mauvais que nous les reproduisions; ou bien au contraire il ne les a point articulées, et comment se fait-il alors qu'après le discours du 2 juillet, M. le recteur de l'Académie ait interdit au P. Lacordaire l'entrée du collège de Nancy, et défendu à M. l'aumônier de le recevoir, même à titre d'ami?

L'objection semblait fondée; et cependant, pour la détruire, nous n'avions qu'un mot à répondre; c'est que M. le recteur avait méconnu les plus simples notions du devoir et de la politesse; c'est qu'il avait mérité à la fois la réprimande de ses chefs et la censure de l'opinion, en fermant brutalement et sans motifs, au R. P. Lacordaire, la porte d'un établissement où on pouvait solliciter de se rendre, où il s'était rendu dans l'unique but d'être agréable aux fonctionnaires comme aux élèves de l'Université.

« Si, comme le bruit en a couru depuis, ce n'était point les paroles; mais bien le fait de la présence d'un dominicain au collège royal de Nancy, que M. le recteur prétendait censurer, un seul mot de ce fonctionnaire suffisait alors pour éclaircir tous les doutes. Au lieu de parler comme il devait, M. le recteur se tut; et, après avoir, par son inqualifiable conduite, donné naissance aux assertions du *Patriote*, il eut ensuite la faiblesse (pour aujourd'hui nous nous contentons de ce mot) de les accréditer par son silence. En butte à des calomnies produites par un imposteur qui, maintenant plus que jamais, croit prudent de se cacher, et auxquelles l'attitude prise alors par le chef de l'Académie donnait un certain poids, le R. P. Lacordaire ne pouvait évidemment accepter la position qui lui était faite. Il déclara donc publiquement qu'il allait demander au grand-maître de l'Université justice des actes de M. le recteur, et que si justice lui était refusée de ce côté, il la demanderait aux tribunaux, en appelant devant eux l'auteur de l'article diffamatoire inséré dans le *Patriote* du 7 juillet dernier.

« La légitime satisfaction que le P. Lacordaire attendait du ministre, il ne l'a pas reçue: les mesures adoptées par M. le recteur n'ont point été révoquées, et, dès lors, les accusations calomnieuses dont elles étaient le point de départ et l'appui, subsistent avec tout l'odieux de leur caractère primitif. Ce caractère, il faut qu'il disparaisse; et la voie judiciaire est désormais la seule qui reste ouverte à l'offensé.—Le correspondant du *Patriote* ou, à son défaut, le gérant responsable de ce journal, comparaitra donc devant la justice.

« A ceux qui s'étonnent de l'alternative posée par le P. Lacordaire, lorsqu'il déclara que s'il n'obtenait pas du ministre raison des actes du recteur, il demanderait aux tribunaux raison des attaques du *Patriote*, nous devons une explication. Certes, pour en venir à l'extrémité d'un procès, il a fallu que tout autre moyen de réparation ait été d'abord épuisé, que tout autre démarche soit demeurée sans résultat. Car, s'il ne s'était agi, dans cette affaire, que des diatribes d'un journal dont, à défaut de raisons, l'injure est l'arme favorite, le P. Lacordaire les eût, comme toujours, dédaignées. Mais en s'abritant derrière une autorité qui les a protégées et les protège encore de son silence, elles ont acquis une gravité telle que celui qui en est l'objet ne saurait évidemment les laisser impunies sans se manquer à lui-même, sans abdiquer sa dignité d'homme. N'est-ce pas d'ailleurs pour lui une obligation d'autant plus sacrée de se laver des calomnies qu'on lui jette à la face et d'en traduire les auteurs à la barre d'un tribunal, que sa personnalité n'en est pas seule atteinte, mais que par l'effet d'intentions perverses et de tendances trop mal déguisées, elles rejaillissent sur le corps entier du clergé dont il est membre, sur tous les catholiques en général, qui le proclament aujourd'hui leur plus éloquent défenseur?

« Témoin de la conduite à la fois conciliante et digne du R. P. Lacordaire; témoin de l'injustice des attaques dont on le poursuit; témoin surtout de si terribles aberrations d'un recteur qui, après avoir en quelque sorte sanctionné, par ses relations personnelles, par sa présence assidue dans notre cathédrale, par celle des élèves du collège royal de Nancy, les conférences de l'illustre dominicain, lui ferme aujourd'hui les portes d'un établissement où il s'était rendu sur une invitation formelle,—le public, qui juge les hommes à leurs œuvres, qui sait que l'humilité n'est point la bassesse, que la douceur n'exclut pas la fermeté, comprendra, dans son sens et sa droiture, quelles impérieuses nécessités il a fallu, pour détourner de ses habitudes un orateur de la chaire chrétienne, pour faire descendre dans l'arène judiciaire un moine inoffensif et pacifique.»

—Nous avons annoncé l'arrivée à Paris des dépouilles mortelles de M. Borie.

Voici, d'après un rapport authentique, quelques circonstances du martyre du missionnaire français.

« Lorsque, surpris par les soldats, au moment de son arrestation, il s'était levé et leur avait demandé comme le Sauveur: *Qui cherchez-vous?* il s'était fait parmi eux un instant de silence, à la vue de sa figure majestueuse et de cette taille si extraordinaire dans ces contrées.

« Aussitôt qu'il fut dans les fers, le confesseur profita de l'empressement qu'on mettait à le visiter pour annoncer librement la parole de vie éternelle; il le faisait avec tant de bonté, un air de joie si profondément constante ani-

maît sa figure, que les païens en étaient émus; il se disaient entre eux: « Ce maître a vraiment un cœur fait pour enseigner la religion; si par la suite il veut nous instruire, nous embrasserons sa doctrine. »

« Son supplice fut affreux. L'exécuteur, à demi-ivre, ne savait presque pas ce qu'il faisait; son premier coup de sabre porta sur l'oreille du martyr, et descendit jusqu'à la mâchoire; le second enleva le haut des épaules et le replia sur le cou; le troisième fut mieux dirigé, mais il ne sépara point encore la tête du tronc.

« A cette vue, le mandarin criminel recula d'horreur. Il y fallut revenir jusqu'à sept fois avant d'achever cette œuvre de sang, pendant laquelle le prétre ne poussa pas un seul cri... »

On dit que les païens allaient sur sa tombe offrir des victimes, comme à un génie tutélaire. Six mois après son inhumation, son corps a été trouvé frais, intact, sans mauvaise odeur.

ANGLETERRE.

—Les journaux protestans de l'Angleterre signalent les progrès du puseïsme et nous rapportent des faits qui constatent la résistance avec laquelle certaines populations acceptent les anciennes et véritables doctrines de l'église anglicane.

Ainsi, on nous raconte qu'à Enfield les habitans ont refusé de payer la légitime contribution qu'on leur demandait pour frais de chandeliers et de bougies; ils prétendent qu'ils peuvent s'en passer. A Shoreditch, localité où les paroissiens ont déjà protesté contre l'enseignement de leur curé et de son vicaire, les chandeliers qui avaient été placés sur l'autel ont été brutalement renversés.

Le *Western-Times* prétend que le révérend M. Charles Courtenay, qui vient d'être nommé chapelain de la reine, appartient à l'école des puseyistes, et il signale ce fait comme un symptôme alarmant de ce que l'avenir réserve à l'Angleterre.

GIBRALTAR.

—On écrit de Gibraltar:

« Les affaires de l'Eglise catholique ici ont un aspect plus consolant. La junte, bien qu'encore portée au mal, devient chaque jour plus impuissante, n'étant plus soutenue par le gouvernement. Mgr. Hughes aura la consolation de laisser à son successeur une mission délivrée de grandes difficultés. Le schisme a été complètement abattu à Gibraltar. Le principal agitateur dans cette scandaleuse affaire s'est retiré, en désespoir de cause, à Alger, laissant le petit nombre de ceux qu'il avait séduits plus attachés que jamais à leurs devoirs envers le prélat. La junte en est à son dernier soupir, incapable de porter un nouveau coup, le gouvernement étant tout à fait dégoûté de ses folles importunités, et refusant obstinément de lui prêter l'oreille. »

COCHINCHINE.

Délivrance de cinq missionnaires.—Tout bon Français, tout bon catholique se sera réjoui en apprenant la délivrance de cinq missionnaires, nos compatriotes et membres de la société des missions étrangères qui, depuis longtemps, étaient retenus prisonniers par le roi de Cochinchine. Ce fait est constaté par le passage suivant d'une lettre écrite du Sincapour, le 9 avril 1843, par le missionnaire qui y préside, et adressée à M. Jurine, directeur du séminaire des Missions-Etrangères et procureur de la mission de ce royaume:

« Il y a dix-sept jours que nos cinq confrères étaient encore dans les fers et aujourd'hui ils sont auprès de moi à Sincapour. MM. Charrier, Galy et Bernoux jouissent d'une bonne santé: le poids de leurs lourdes chaînes, la longueur de leurs cruelles souffrances ne paraissent pas les avoir trop affaiblis. M. Miche, sans être malade, est plus exténué. M. Duclos est le plus souffrant. Ce bon confrère, d'une complexion moins forte que ses compagnons, a éprouvé d'une manière plus sensible les rigueurs de la prison. Les soins qui lui sont prodigués, et l'air salubre du pays où il se trouve maintenant, lui auront bientôt rendu, je l'espère, sa première vigueur.

« Je me suis empressé de fournir à tous ces bien chers amis ce dont ils avaient besoin. Ils manquaient presque de tout. Ces messieurs vont vous écrire: ils pourront vous donner de curieux et édifiants détails sur leur longue captivité et sur leur délivrance, qui ne leur a pas causé toute la joie qu'on pourrait supposer.

« Quoique pleins de reconnaissance pour ceux qui ont fait tomber leurs fers, ils regrettent la palme du martyr qui semble leur échapper. Je comprends leurs regrets, mais nous nous réjouissons tous de leur délivrance.

« Je m'arrête: le navire part. Qu'il me suffise seulement d'ajouter que la conduite du commandant de l'*Héroïne* a été admirable dans cette affaire. Après avoir obtenu du roi de Cochinchine la mise en liberté des missionnaires français, cet officier supérieur a porté la générosité jusqu'au point d'aller à leur rencontre, accompagné de son état-major, en grande tenue. Il les reçut dans ses bras et les pressa sur son cœur avec les sentimens de la tendre affection qu'un père aurait témoignée pour ses propres enfans, et les ramena ensuite en triomphe sur l'*Héroïne*, qui vient d'aborder ici... »

—En annonçant que la persécution un moment suspendue dans l'empire d'An-Nam venait de recommencer, nous exprimions le vœu de voir enfin le gouvernement français user des moyens en son pouvoir pour mettre fin à des atrocités semblables à celles dont les *Annales de la Propagation de la foi* nous offrent depuis si longtemps le tableau.

Nos souhaits ont été prévenus, et nous apprenons avec la grande joie que le gouvernement vient enfin de prendre des mesures, qui ont eu pour résultat de sauver la vie à cinq missionnaires français, et retournent probablement l'empereur d'An-Nam, sinon plus humain au moins plus circonspect.

La facilité avec laquelle ce résultat a été atteint prouve combien nos réclamations étaient justes, et combien étaient peu fondées les appréhensions de ceux qui craignent de voir la France s'engager, à cette occasion, dans une guerre lointaine et ruineuse. Une simple démonstration a suffi pour amener la délivrance de nos compatriotes, et nous remercions sincèrement le gouvernement d'avoir, en cette circonstance, pris en considération les vœux des catholiques et les conseils de l'humanité.

Les nouvelles que nous donnons sont puisées dans une lettre adressée par M. Langlois, supérieur de la Congrégation des Missions étrangères, à M. Miche, curé de Fraize, (Vosges) et frère de l'un des missionnaires délivrés. Nous reproduisons ici cette lettre importante :

Monsieur le Curé,

Je m'empresse de vous apprendre une nouvelle qui vous intéresse et vous consolera ; c'est la délivrance de M. votre frère et de ses quatre compagnons. Ils ont été rendus à la liberté, à la demande du capitaine de la frégate française l'*Héroïne* qui les a ramenés à Synca-pour. Trois de ces MM. étaient bien portants ; M. votre frère était un peu saigné, et M. Ducloux, son compagnon était malade. Ils sont allés à Paulo-Pinang (1) pour rétablir leur santé. Lorsque le gouvernement cochinchinois eut consenti à remettre ces cinq missionnaires, confesseurs de la foi, entre les mains du capitaine français qui les réclamait, celui-ci alla à terre à la tête de son état-major en grande tenue pour les recevoir, les embrasser et les amener à son bord.

Nous avons appris cette nouvelle par une lettre très-courte du missionnaire résidant à Synca-pour qui n'entre dans aucun détail. Nous n'avons reçu aucune lettre de ces cinq MM. Nous en recevrons plus tard qui nous apprendront avec plus de détail comment les choses se sont passées. C'est toujours pour nous un grand sujet de joie et un puissant motif de bénir et remercier le Seigneur, que d'apprendre que ces cinq missionnaires ont été arrachés à la mort, qu'ils regardaient comme inévitable, et rendus à la liberté qu'ils n'espéraient plus.

Je vous réitère, etc.,

LANGLOIS.

Sup. du séminaire des missions étrangères.

ORIENT.

—Par les soins de M. vicomte Onsfroy, une œuvre catholique vient d'être constituée sous le nom d'*Œuvre de Mont-Liban*, dans le but de fonder au sein des populations maronites un hospice qui contiendra un asile pour les orphelins maronites, pour les malades et les voyageurs, et une école pour l'éducation et l'instruction de la jeunesse du pays.

Tel établissement sera placé sous la haute surveillance du patriarche maronite, et, en vertu des capitulations et coutumes, il sera sous le protectorat naturel du consul de France. Lorsque l'édifice sera achevé il s'y tiendra un conseil de direction relevant du conseil-supérieur établi à Paris. Ces deux conseils auront pour auxiliaires des conseils-généraux formés dans divers états de l'Europe ; et ceux-ci seront présentés dans le conseil-supérieur par des membres étrangers.

Le conseil-supérieur de cette œuvre qui vient de se constituer se compose actuellement de MM.

- L'archevêque de Calcédoine ;
- Le baron Hyde de Neuville, ancien ministre ;
- Le prince de Podenas ;
- Mgr. de Bervanger, prélat romain ;
- Le comte de Chasillux, ancien pair ;
- Le général marquis d'Espinay Saint-Luc, chevalier de Malte ;
- Desgenettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires ;
- Le vicomte Dubouchage, pair de France, membre du comité de Terre-Sainte ;
- Mandaroux-Vertamy, avocat à la cour de cassation, membre du comité de Terre-Sainte ;
- David, député, ex-consul-général en Orient ;
- Le comte Ferdinand de Bertier, membre du conseil de la Propagation de la Foi ;
- Rendu, membre des conseils de l'instruction publique et de la Propagation de la Foi ;
- Collette de Baudicour, juge, membre du conseil de la Propagation de la Foi ;
- Le comte Ladislas Plater, nonce à la diète de Pologne ;
- Ballanche, de l'Académie française ;
- Le baron Cauchy, de l'Académie des Sciences et de l'institut catholique ;
- Poujoulat, voyageur en Orient, homme de lettres ;
- Laurentie, homme de lettres ;
- Le vicomte Onsfroy, ex-commandant des Maronites.

Plus tard nous publierons les noms des représentants étrangers qui doivent compléter le conseil-supérieur.

Le monde chrétien et l'humanité applaudiront certainement à la pensée qui conduit ces hommes respectables à fonder en Orient un établissement de bonne œuvre, un foyer de civilisation qui procurera aux habitants de la Syrie les moyens de développer peu à peu les ressources fécondes de leur intelligence et du sol privilégié qui les nourrit. Le catholicisme peut par ses lumières, son influence et ses bienfaits, donner à la population syrienne cette

(1) Les îles de Synca-pour et de Pulo-Pinang appartiennent à l'Angleterre. Elles sont situées aux deux extrémités du détroit de Malacca. Pulo-Pinang renferme un collège ou séminaire catholique fort important, et dans lequel on élève un grand nombre de jeunes gens, natifs du royaume de Siam, de l'empire d'An-Nam et des contrées voisines.

supériorité morale, cette indépendance d'existence et cette vraie liberté qui manquent en Orient et dont la possession fera cesser l'anarchie continuelle qui règne sur ces contrées plongées dans la misère et la barbarie, triste héritage qu'a également recueilli le berceau du christianisme et de la civilisation.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—On parle de six messieurs auxquels il aurait été offert des sièges au conseil législatif. Ce seraient MM. D. B. Viger, Masson et Kimber, de Montréal ; Nelson, Berthelot et Massue, de Québec. Il paraît certain que MM. Kimber et Massue ont accepté. *Canad. m.*

—On apprendra avec plaisir que les procès politiques commencés contre Phon. L. J. Papineau, MM. O'Callaghan et Brown, à la suite des événements de 1837, viennent d'être mis au néant, ainsi qu'on le verra par le rapport des précédés de la Cour du Banc du roi ouvert lundi. Ces poursuites étaient depuis longtemps tombées en péremption aux yeux d'un public éclairé, auquel elles n'auraient fait que rappeler l'horrible despotisme qui pésa sur le pays ; mais leur rejet doit être vu avec satisfaction, car elles auraient pu par la suite fournir des armes à un gouvernement tyrannique, et rallumer la discorde civile d'une manière effrayante. Ce procédé de la part de l'hon. procureur-général, lui fait beaucoup d'honneur et est une nouvelle preuve de la sagesse de la libéralité des vues de l'administration actuelle. *Mincere.*

Encore une découverte archéologique intéressante.—Samedi dernier, M. Hawkins, l'éditeur du Tableau Historique de Québec (*Picture of Québec, with historical recollections*, et du Plan des Opérations navales et militaires devant Québec en 1739, est allé à la Pointe-Lévi, accompagné de M. Payne fils, et de M. Moody, ci-devant du corps royal d'artillerie, pour chercher les traces de la ligne de fortification élevées en cet endroit par une division de l'armée du général Wolfe. En arrivant sur le lieu indiqué dans le plan comme celui de la batterie anglaise de 6 pièces de canon de 32 livres et 5 mortiers de 13 pouces, qui ouvrit son feu sur Québec le 12 juillet, ils ont trouvé les piquets de la batterie encore plantés en terre dans leur position primitive ; et quoiqu'il se soit écoulé 84 ans depuis que cette batterie vomit ses fondres sur la ville dévouée de Québec, ils ne montrent aucun signe de décomposition. Ils sont au nombre de quatre et marqués A. Ils ont 12 pouces de longueur, dont 3 pouces étaient fichés en terre si fermement qu'il a fallu toute la force de M. Moody pour les arracher. M. Hawkins est venu ce matin nous montrer une de ces reliques. Elles paraissent être de pin jaune, parfaitement sain. *Canadien.*

—M. Joseph Hamel, inspecteur des chemins pour la cité de Québec, vient de découvrir dans le ruisseau Saint-Michel, qui tombe dans la rivière Saint-Charles, du côté nord à une petite distance du pont Dorchester, le fond d'un vaisseau, que l'on suppose être la *Petite Hermine*, abandonné par Jacques Cartier en 1536, parce que la maladie, qui décimait sa troupe, ne lui avait pas laissé assez d'hommes pour équiper ses trois vaisseaux. Les documents les plus authentiques, trouvés dans la "bibliothèque royale" à Paris et ceux que nous avions déjà tendent à prouver que c'est dans la rivière Saint-Charles que Jacques Cartier avait mis en hivernement ses trois vaisseaux, appelés la *Grande Hermine*, la *Petite Hermine* et l'*Emerillon* ; et comme le bois (chêne) du vaisseau trouvé, dont nous avons un morceau par devers nous, paraît être très-ancien, et qu'il ne ressemble en rien, au chêne du Canada, ayant les pores plus ouverts, les filaments plus forts, moins cassants, il y a tout lieu de croire qu'il a servi autrefois à la construction du vaisseau, de Jacques Cartier, d'autant qu'on ne peut pas supposer qu'un autre vaisseau que l'*Hermine*, un vaisseau d'une date nouvelle, ait pu être placé dans le ruisseau Saint-Michel, qui n'atteste maintenant son existence que par le crillon profond qu'il a creusé. Ce chêne, que, quelques juges compétents disent être du chêne européen, est vaincu et, par sa texture ressemble beaucoup à notre frêne, bien qu'il n'en soit point. On a trouvé en outre sur ce débris, des cailloux qui ne sont pas du tout de la nature des nôtres, et que l'on suppose avoir servi de lest au vaisseau abandonné. Du reste M. Hamel et M. Faribault, vice-président de la société historique de Québec, s'occupent activement à des recherches qui les conduiront sans doute au résultat qu'ils désirent et que tout le monde désire avec eux. Si ce vaisseau est celui de Jacques Cartier, comme il y a tout lieu de le croire, il git dans le ruisseau Saint-Michel depuis 308 ans ; car c'est en 1535 qu'il a été mis en hivernement dans la rivière Saint-Charles, (autrefois Sainte-Croix) et c'est en 1536 qu'il y a été abandonné. *Journal de Québec.*

Tentative d'incendie.—On a découvert que des malveillans avaient tenté de mettre le feu au Presbytère de Boucherville dans la nuit de mercredi à Jeudi dernier. On a trouvé sous le Perron un paquet d'allumettes et du papier bouillonné, et sans doute que sans l'humidité de la soirée, le feu eut pris infailliblement. *Aurore.*

Terrible incendie.—La ville de *Sackell's Harbor* vient d'éprouver le sort du village de Boucherville ; là comme ici, un steamer (*Le saint Lawrence*) mit le feu à une boutique située près du rivage. Il faisait un fort vent du Nord-Est qui alluma la fureur de l'incendie et la propagea partout dans la principale rue de la ville. Pas moins de trente maisons avec leur dépendances, sans compter l'église presbytérienne et le Grand Hôtel de Dodge, furent enveloppées par l'élément destructeur et consumées en quelques heures, dans la nuit du 22 au 23 du courant.

Sackell's Harbor est une petite ville bâtie sur le littoral américain du Lac Ontario, à une distance d'à peu près trente milles de Kingston, et est à peu près le principal point maritime des américains sur le lac Ontario. Nous ne trouvons point d'estimé dans les rendus-compte de journaux sur les pertes causées par cette catastrophe.

FRANCE.

—Il y a maintenant à Paris un attaché à l'ambassade ottomane, spécialement chargé par son gouvernement d'étudier les questions d'industrie et de science appliquée. Les ouvriers n'ont pas vu sans intérêt le jeune diplomate se mêler aux travaux des ateliers et mettre souvent lui-même la main à l'œuvre. Le procédé de dorure électro-chimique, la soudure autogène des métaux sur eux-mêmes, principalement en vue de construire des chambres de plomb à acide sulfurique, la question d'affinage et de frappe de monnaie ont surtout attiré son attention, et si nous sommes bien informés, l'envoyé turc a déjà enrôlé pour Constantinople plusieurs de nos habiles ouvriers parisiens, munis des appareils et instruments les mieux perfectionnés.

UN BRAVE ENFANT.

ÉPISEDE DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

Vers la fin de décembre 1811, un capitaine de voltigeurs français, faisant partie de l'armée de réserve de Navarre, fut chargé de conduire, à travers les montagnes d'Aragon, au maréchal Suchet qui marchait sur Valence, un détachement de troupes assez considérable. Des guides étaient nécessaires.

Un jour, le capitaine se présente devant une maison de montagnards, isolée et de chétive apparence; un homme de quarante-cinq à cinq ans se tenait assis près de la porte d'entrée dans le costume de muletier; enveloppé dans un manteau brun, il regardait la troupe d'un air sombre; mais sans témoigner ni étonnement, ni inquiétude. « Il faut que tu me donnes un guide, dit le capitaine en s'adressant à lui. — Je n'en connais point. — Nous allons voir. »

En quelques minutes la chaumière fut envahie et les soldats en firent sortir une femme de trente-six ans environ, deux jeunes filles charmantes et trois beaux garçons, dont l'un pouvait avoir vingt ans, et le plus jeune quatorze ou quinze, enfin un vieillard qui était le père du muletier. Cette famille paraissait résignée à l'événement qui la menaçait, l'impassibilité des jeunes gens était remarquable; le visage de la mère seule annonçait de l'émotion, mais à côté de cela toute la fierté aragonaise.

Cependant, lorsque l'officier, en montrant les fils, s'écria : « En voilà des guides », la pauvre femme se troubla; elle interrogea du regard son mari; puis, reportant les yeux sur les trois garçons, attendit, dans une anxiété qui se peignait sur tous ses traits, la réponse et la décision du chef de famille.

Le muletier ne répondit rien et continuait à fumer sa cigarette; les jeunes gens étaient appuyés contre la muraille; on les aurait crus étrangers à la question.

Le capitaine reprit, en indiquant du doigt le plus âgé des jeunes gens : « C'est celui-là que je veux. » — Vous êtes en nombre, répondit l'Espagnol, la résistance serait inutile. Vous avez un guide, mais pas Francisco, dit-il en montrant le plus âgé. — Pourquoi? — C'est fainéant. — Juanito, ajouta-t-il, s'adressant au plus jeune, tu conduiras ces Français. — A ces mots, la femme tomba à genoux sur le seuil de la porte, et les deux jeunes filles confondirent leurs pleurs avec la douleur muette, mais si expressive, de la pauvre mère.

L'officier avait le cœur bon; mais, chef de sa troupe, il lui fallut en assurer la marche. Il ordonna à une dizaine de soldats de s'établir dans la maison jusqu'au retour du guide, et, prenant avec lui comme ôtage le grand-père, il fit signe à Juanito de se mettre en tête de la colonne et de la conduire au village qu'il indiqua.

Le muletier s'approcha de son fils, lui parla à voix basse assez longtemps, et, après l'avoir embrassé à plusieurs reprises, le bénit et rentra aussitôt dans la maison.

La mère était toujours à genoux, accablée de crainte et de douleur, car elle ne croyait pas revoir son fils; lorsque le signal de départ fut donné, l'enfant s'élança vers elle : « Mère, dit-il, embrasse-moi; ne t'ai-je pas, sois sans inquiétude, je serai digne du nom espagnol; je ne manquerai pas de courage, retourne près de notre père, console-le et prie la sainte Vierge pour Juanito. » La pauvre femme ne pouvait répondre, elle regardait son fils, le couvrait de baisers; il faut le dire, l'œil de l'enfant n'était pas humide; il aurait cru montrer de la faiblesse devant les Français en cédant à l'émotion qui l'étreignait; il resta fier en apparence; enfin, s'arrachant des bras de sa mère, il embrassa ses sœurs, puis se mit en tête de la troupe, précédant l'officier, qui commanda : « Marche. »

À peu de distance, Juanito s'arrêta tout à coup; il avait entendu la voix de sa mère, qui accourait à lui, et demanda à l'officier de retourner un instant vers elle. Après quelques moments d'une délicate hésitation, cette faveur lui fut accordée; la pauvre femme lui apportait une médaille bénie de la Vierge; elle la lui passa autour du cou en l'embrassant encore; puis, l'enfant revint tranquillement à son poste. Mais, bientôt, il s'arrêta de nouveau, fit un signe à sa mère et déposa sur le chemin son chapeau, sa veste et les souliers qu'il avait aux pieds.

Pourquoi vous dépouiller ainsi, lui demanda le capitaine. « Eh! senhor, à quoi cela me servira-t-il demain? » Le capitaine ne comprit pas.

Au moment de partir, le chef du détachement avait consulté une carte

fort détaillée du pays, en indiquant au muletier la route qu'il voulait suivre, et les observations de ce dernier, qui cherchait à lui en faire prendre une autre, loin d'être accueillies favorablement, l'avaient au contraire confirmé dans sa résolution. L'enfant conduisait donc la troupe dans la voie tracée par l'officier français, mais qui n'était ni la plus directe, ni la plus facile. On marchait depuis plusieurs heures, le guide en tête, à côté du capitaine, le vieux père, l'otage, à l'arrière-garde; il ne restait plus qu'une lieue de chemin à parcourir pour arriver à une petite ville occupée par nos troupes, lorsque des coups de fusils tirés des hauteurs qui dominaient le chemin creux où se trouvait la colonne vinrent tuer quelques soldats. Le capitaine se mit sur la défensive, fit placer le guide avec l'otage en avant du front et le feu commença par dessus leurs têtes avec beaucoup de vivacité, car les guérillas étaient nombreux et très-avantageusement placés. Pendant tout ce temps, l'enfant n'était occupé qu'à abriter le corps de son grand-père par le sien, tout en suivant d'un œil vif et hardi le mouvement des partisans espagnols, en sorte qu'on ne pouvait deviner quel sentiment le dominait, de l'espoir d'un succès pour ses compatriotes, ou de la crainte d'une blessure pour le vieillard.

Au bout d'une heure, le passage était forcé, le détachement avait perdu une dizaine d'hommes, et il avait autant de blessés qui, peu de temps après, étaient installés dans l'hôpital de la ville où il devait séjourner.

Lorsque l'officier eut pourvu au logement de sa troupe, il se fit amener le guide et son grand-père; puis, s'adressant à l'enfant : « Tu es un misérable! tu nous as trahis. — Non, senhor. — Comment! malheureux! mais tu connaissais l'embuscade dans laquelle nous sommes tombés. — Oui, le père me l'avait dit. — Eh bien! je te ferai fusiller. — Je le savais bien; mon frère l'a déjà été. Le père m'en avait prévenu. »

Pendant ce temps, l'enfant mangeait un oignon avec un morceau de pain d'orge; ses traits n'étaient pas altérés; sa charmante et expressive figure ne portait d'autre empreinte que celle de la résignation.

Le capitaine était un homme de cœur, et tout en remplissant ses devoirs d'obéissance et de soumission, il rendait hommage au noble dévouement, à l'héroïque résistance de ses ennemis; il estimait le caractère espagnol, et, dans ce moment même, la résolution d'un enfant de quatorze ans, son impassibilité en présence de la mort lui paraissaient sublimes. Toutefois, la pensée de la perfidie de son guide combattait chez lui les sentiments de pitié et d'admiration que soulevaient l'âge de Juanito et sa fermeté; enfin, le sang de ses soldats, tués sous ses yeux, sans qu'il eut le temps de se défendre, fit taire sa générosité naturelle; il donna l'ordre de conduire le pauvre garçon au quartier-général, pour y être jugé et puni selon les lois de la guerre.

« Je mourrai pour Dieu et le roi! » s'écria Juanito à cet ordre; puis il ajouta à voix basse : « Pauvre mère! » Mais ce fut la seule parole qu'on put prendre pour une plainte.

Cependant le vieillard, qui jusqu'alors n'avait point parlé, se leva avec indignation et reprocha à l'officier sa sévérité. « Il est cruel de faire fusiller un si jeune enfant, dit-il, et de plus c'est une injustice; car, si vous aviez voulu suivre les conseils de mon fils, capitaine, le détachement eût pris un autre chemin et n'eût pas rencontré les guérillas. »

Cette réflexion frappa l'officier français, qui, rappelant l'enfant, le soumit à différents interrogatoires, et apprit de lui les détails suivants :

La marche du détachement était signalée depuis plusieurs jours, et les guérillas aragonaises devaient chercher à l'inquiéter et à lui tuer le plus de monde possible; le muletier commandait une de ces troupes illustrées par les guerres de l'indépendance, et sans le secours desquelles les Français seraient restés maîtres de la Péninsule. Ses deux fils et lui avaient donc reçu l'ordre d'attendre les Français à l'entrée d'une gorge étroite où se réuniraient d'autres montagnards; ils se disposaient à partir pour ce rendez-vous, lorsque la troupe s'était arrêtée devant leur maison.

On juge donc les angoisses de la mère lorsqu'elle sut que son fils servirait de guide à une troupe dévouée à la mort par les siens. Le muletier éprouva aussi un cruel déchirement lorsqu'il fallut céder à la force et faire conduire par un de ses propres enfants le détachement que lui-même et ses deux autres fils avaient mission d'exterminer; les balles ne sont point intelligentes, et le danger qu'allait courir son enfant lui torturait le cœur. Il chercha alors à détourner l'officier de prendre la voie périlleuse dans laquelle il persistait à s'engager et qu'on pouvait éviter; on a vu qu'il ne put y réussir; un seul mot eût suffi, cependant; mais son patriotisme était encore au dessus de ses sentiments paternels, et il ne put se résoudre à expliquer au capitaine les motifs pour lesquels il l'engageait à suivre une autre route.

Le muletier aimait tous ses enfants, il était fier de la beauté et de la grâce de ses filles, glorieux du courage de ses fils aînés, réputés les plus braves et les plus hardis de leurs guérillas; toutefois, si une prédilection peut exister dans le cœur d'un bon père, elle était en faveur de Juanito; qu'on appréciait alors l'héroïsme de son choix en désignant à l'officier cet enfant bien-aimé comme guide, et l'exposant ainsi à plus d'un péril. Car une autre crainte venait accroître son anxiété; souvent les guides n'avaient pas reparu; on croyait que, pour cacher leur marche, les Français les fusillaient une fois arrivés au gîte; et cette accusation, généralement injuste, reposait cependant sur des faits exceptionnels et inséparables d'une guerre d'extermination comme celle-là. Mais le service du roi et de la patrie l'exigeaient; Francisco et Manuel étaient plus utiles pour la guerre de partisans; et, si lui-même succombait, ne fallait-il pas que l'aîné devint le protecteur de la famille et le chef de la bande? Néanmoins le guérillero hésitait maintenant à se rendre au

poste assigné ; mettant sa confiance en Dieu, en Saint-Jacques et surtout en la sainte Vierge, il espérait encore que son enfant échapperait à la mort ; mais il ne pouvait arrêter sa pensée à l'idée que lui ou ses fils s'exposassent à devenir les meurtriers du bien-aimé de toute la famille.

Il y eut une lutte terrible entre le cœur du guérillero, patriote rude et exalté, et celui du muletier, bon et tendre père, et la transaction qui la termina, quoique encore héroïque, fut cependant le résultat d'une faiblesse bien pardonnable à l'âme la plus fortement trempée, et que produisit un sentiment d'une autre nature, mais non moins profond, qui venait d'être réveillé dans son cœur.

Lorsque l'officier s'empara du grand-père comme otage, le malheureux muletier fut tellement accablé par la double inquiétude du danger qu'allait courir celui dont il avait reçu le jour et celui auquel il l'avait donné, qu'il transigea avec sa conscience de royaliste ; il remit entre les mains de Dieu le sort de son père et de son fils, entra dans sa maison, et, se prosternant devant l'image de la Vierge, la supplia de protéger deux êtres si chers ; mais, en même temps, il prit la résolution de rester chez lui ainsi que ses fils, et de ne point paraître au rendez-vous qui se préparait contre le détachement, hélas ! contre le malheureux enfant qui le guidait. Ces émotions furent rapides, mais qu'elles étaient profondes et douloureuses !

Toutefois, l'amour paternel se révolta de nouveau et l'engagea à prévenir l'officier de l'embuscade ; il se releva à deux reprises afin de lui donner le motif de sa préférence pour un autre chemin ; deux fois l'amour de la patrie le relint et surmonta tout autre sentiment ! C'eût été vendre les siens, c'eût été contraire aux intérêts de la sainte cause de l'indépendance de l'Espagne ; on un mot, c'eût été trahir le service du roi ; il resta digne du nom espagnol. Mais qu'il dut souffrir !

Dans le court entretien qu'il avait eu avec Juanito, le muletier lui avait révélé ses inquiétudes, ses angoisses et leur cause : comment il importait que ses fils aînés, plus forts, plus utiles, fussent réservés pour d'autres périls. Le brave enfant avait tout compris. " Eh bien ! père, s'il faut mourir pour le roi, je saurai le faire, avait-il dit : Juanito ne montrera ni faiblesse, ni crainte devant les Français ; et puis peut-être m'échapperai-je, ajoutait-il. — Hélas ! pauvre enfant, reprenait le père, ton frère Pascual a péri de même. — J'ai bon espoir, père, la sainte Vierge sera pour moi,..... et il s'était arraché des bras du muletier.

L'officier français voulut savoir pour quel motif il avait déposé ses vêtements et ses souliers sur le chemin, et il apprit que l'impassible jeune homme, s'attendant à mourir, n'avait pas voulu que ces pauvres effets fussent perdus pour ses frères. Quelle force de caractère ! quelle sublime résignation, quelle indifférence en présence de la mort !

Le capitaine des voltigeurs en fut ému, et, prenant en considération l'avertissement donné par le muletier, et qu'il n'avait pas voulu suivre, il obtint la relaxation de l'enfant. Lorsqu'il le fit venir de nouveau pour lui apprendre cette bonne nouvelle, Juanito crut que sa dernière heure avait sonné, et néanmoins, comme il l'avait promis à son père, il ne laissa apparaître sur sa figure aucune émotion, aucun sentiment de crainte. Grande fut sa joie lorsqu'on lui annonça qu'il pouvait regagner ses montagnes, et que l'officier y ajouta deux pièces d'or à l'affligé de Joseph Napoléon. " Pauvre mère, sera-t-elle heureuse de me revoir, dit-il ; du reste, sa reconnaissance fut exprimée avec tant de dignité et de noblesse, que le capitaine ne put s'empêcher de lui prendre la main en lui exprimant son admiration pour cette énergie et cette courageuse conduite. " Tous les Espagnols auraient fait de même, répondit-il ; ils mourront tous, s'il le faut, pour Dieu, pour le roi et pour la patrie. — *Por el servicio de Dios, del rey y de la patria.*

Le Français poussa plus loin encore la générosité, et, confiant dans la parole d'un garçon si déterminé, il lui rendit son grand-père, à la condition qu'il serait amener lui-même, sains et saufs, les soldats laissés dans la chaumière.

Juanito partit, et, malgré l'âge et les infirmités du vieillard, ils étaient de retour tous deux le lendemain, dès le point du jour, à la maison du muletier ; les soldats qui y étaient restés n'avaient point été inquiétés ; ils furent reconduits par un chemin écarté, au moyen duquel ils rejoignirent sans danger le détachement, et l'officier apprit d'eux avec quel étonnement et quel bonheur le guide et l'otage avaient été reçus.

C'était la mère qui, pleine d'anxiété, étant allée dès le grand matin à la découverte, les avait aperçus la première. Dans ce moment de bonheur, et le cœur rempli de reconnaissance, elle s'était agenouillée sur le rocher d'où son œil interrogeait tous les sentiers, et là, dans une attitude de foi et de piété qu'il faut renoncer à décrire, elle avait d'abord adressé à Dieu une de ses hymnes d'actions de grâces dont les femmes seules connaissent l'harmonie et la sublime élévation. S'élançant ensuite vers son enfant bien-aimé, elle l'avait enlevé dans ses bras, et, sans s'arrêter, était allée tomber avec lui aux pieds de cette image de la Vierge, à la protection de laquelle elle attribuait un retour si inespéré. Le muletier arriva ensuite, cette fois les larmes aux yeux ; frères et sœurs coururent aussi vers Juanito ; mais, avant d'entendre la relation de sa périlleuse journée, avant de l'avoir même interrogé, tous, prosternés dans l'attitude d'une ardente prière, avaient entonné cette belle litanie que le cœur des chrétiens a su composer avec les titres de la mère de Dieu à leur confiance et à leur gratitude, et ces doux noms qui lui ont été mérités par son inépuisable bonté pour les malheureux et les pécheurs.

Le peuple de héros est aussi un peuple de foi, *Gazette de Lorraine,*

PROPOS.

UN PORTEFEUILLE renfermant quelques argents et qui paraît avoir été perdu depuis plusieurs mois a été déposé à l'ÉVÊCHÉ DE MONTRÉAL. La personne qui aura droit à le réclamer pourra s'adresser à MESSIEUR H. HUDON, V. G.

RENTÉE DE COLLÈGES.

SÉMINAIRE DE ST. HYACINTHE.

Les cours classiques au Séminaire de St. Hyacinthe doivent s'ouvrir le 3 septembre au matin ; de sorte que les élèves ont à s'y rendre dès la veille au soir.

J. LAROQUE, P^{RE}. DIRECT.

COLLÈGE DE CHAMBLY.

Les cours classiques du Collège de Chambly doivent s'ouvrir le 7 septembre au matin ; en sorte que les élèves ont à s'y rendre le 6.

CHOLET, P. D.

Les journaux de Montréal sont priés de reproduire ces deux notices.

PROSPÉCTUS.

A tous les MM. les curés du diocèse de Québec.

LE Soussigné se propose de publier un petit pamphlet, ayant pour titre : **REGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DE TEMPERANCE** ; il contiendra un grand nombre de traits intéressants, relatifs à la Tempérance, dont la plupart sont des faits arrivés sous nos yeux.

Ce pamphlet sera rédigé par un des membres du clergé ; il contiendra de 100 à 120 pages, format in-dix-huit, et se vendra au prix modique de quinze sous.

Le Soussigné ose espérer que MM. les curés de campagne engageront leurs paroissiens à y souscrire. Et s'ils daignent se charger de l'agence pour cet ouvrage, ils sont respectueusement priés de faire parvenir, avant le 15 septembre prochain, la demande du nombre d'exemplaires qu'il leur faudra : car l'impression sera commencée à cette époque, et il ne sera plus possible au Soussigné de recevoir de nouvelles demandes. Aussitôt que l'impression sera terminée, il en sera donné avis, par la voie des journaux. Toutes lettres doivent être franches de port, et seront adressées au Soussigné, bureau du Canadien, Basse-ville de Québec.

STANISLAS DRAPEAU.

Voici les noms de quelques membres du clergé, qui ont bien voulu m'honorer de leurs souscriptions ;—

M. le CURE de QUEBEC.
M. le CURE de St. ROCH.
M. J. AUCLAIR, P^{RE}.
M. H. ROUTIER, P^{RE}.
M. J. B. OLSCAMPS, P^{RE}.

AVIS A MM. DU CLERGE.

A VENDRE par la Soussignée, 15 pièces de LAWN DE TOILE pour Surplis et Aubes, très-fin et bien transparent. Cette marchandise est nouvelle en ce pays.

Montréal, 15 août 1843.—4f

No. 134, Rue Notre-Dame.

A VENDRE A CE BUREAU

PETIT ABREGE DE GEOGRAPHIE, D'HISTOIRE DU CANADA suivi de quelques NOTIONS GRAMMATICALES pour faciliter aux enfants l'étude de la langue anglaise à l'usage des Ecoles du diocèse. 1ère. édition. Prix, 15 sols.

EN VENTE A CE BUREAU,

LE

PETIT MANUEL

DE

LE **NOUVEAU CATECHISME**

du Très-Saint et Immaculé

CŒUR DE MARIE,

Etabli dans l'église cathédrale de Montréal, le 7 février 1841.

QUATRIÈME ÉDITION EN CANADA,

AVEC L'APPROBATION DE MGR. DE MONTRÉAL.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROTON, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, P^{RE}. DE L'ÉVÊCHÉ
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.